



Chronique
de
Jean-Bernard
Vuilleme

Je m'interroge sur les limites du pamphlet d'Etienne Barilier contre le Milieu Littéraire Romand*, limites si évidentes qu'elles contredisent le projet même de l'auteur, car ce pamphlet n'est pas un pamphlet. Il ne sort pas du flou pour préciser quoi que ce soit, identifier qui que ce soit, il tourne autour d'un pot de fiel dont le contenu n'est jamais franchement débarrassé, étendu sous les yeux du lecteur. Ce n'est pas un pamphlet: c'est une plainte. L'auteur ne gemit pas sur son sort, il gueule dans le vide qui, malgré tout, n'a pas su l'empêcher d'être.

Donc, on accuse Barilier de tirer mollement. Mais cette imprécision et cette manière approximative de désigner ne sont-elles pas simplement révélatrices de la difficulté et même de l'impossibilité de son entreprise, autrement dit de la nature évanescence de son sujet? Car il n'existe pas à proprement parler d'opresseurs dans notre vie littéraire, seulement une sorte d'oppression faite d'étouffement par le mutisme, de surdité atavique et de chuchotements

inaudibles. Et cela, Barilier l'exprime parfaitement. Au lieu de considérer ce qu'il dit, et de se prononcer sur le contenu de son réquisitoire, la critique tend à lui reprocher ce qu'il a tu comme pour mieux esquiver le débat et reléguer ce cri du cœur dans les oubliettes...

Barilier a eu raison de concentrer ses coups dans le vide même de son sujet plutôt que de s'acharner à cibler d'insaisissables fantômes et de chercher des querelles personnelles. Il révèle mieux ainsi ce qui l'afflige qu'en frappant aveuglément sur le premier fessier littéraire venu dont l'innocence, de toute manière, serait facilement vérifiable. Menageant les susceptibilités, il nous invite à une réflexion plus grave et plus sérieuse. Ne sont pas en cause tel ou tel baron du Milieu, mais plus généralement l'état d'esprit qui caractérise cette république posant volontiers la rareté comme pierre angulaire de tout talent qui se puisse éventuellement saluer. Car voilà le plus terrible pour les œuvres et les écrivains: ce

silence, ce refus de reconnaître, d'accueillir. Ce goulag ouaté dépourvu aussi bien de louanges que d'attaques: attaquer, c'est déjà reconnaître. Ce goulag où tu dois remercier le Ciel et la Démocratie qu'ils te permettent d'écrire comme tu veux, comme tu penses, oui, tu dois remercier pour la liberté qu'ils te concèdent alors que ton talent, mon petit, n'est pas une chose objective, mesurable, démontrable. N'en fais pas trop, n'abuse pas, et surtout ne renonce pas à un métier sérieux.

Un état d'esprit. Or, quoi de plus abstrait qu'un état d'esprit, et pourtant de si présent, pesant, si incontestablement réel pour ceux qui le subissent et s'y engouffrent? Essayez toujours de délimiter les frontières d'un état d'esprit et vous vous rendrez compte à quel point ce qui vous étouffe, échappe à vos efforts d'identification, quand vous ne vous découvrez pas l'un de ses agents plus ou moins conscients de ses méfaits.

Il faut prendre le texte de Barilier

pour ce qu'il est, un constat désespéré, et non pour le flamboyant règlement de comptes que certains semblent regretter. Soit Barilier dit n'importe quoi sous le coup de la vanité blessée et ce n'est pas même la peine d'en parler, soit il dit pour l'essentiel la vérité et alors sa plainte devrait nous alarmer. Barilier écrit depuis plus de vingt ans et parle du haut d'une œuvre que la seule mauvaise foi pourrait disqualifier. C'est un témoin sérieux, crédible et reconnu. Et ce témoin nous dit que le Milieu Littéraire Romand emploie son énergie «A recouvrir de silence tout ce qui bouge (...) commentant avec un scrupule exact le pire crime que la pensée puisse perpétrer contre elle-même». On se croirait dans l'Union soviétique de Brejnev. Est-ce possible que les écrivains soient pareillement asphyxiés en plein Paradis? A bien lire Barilier, il devient difficile d'en douter.

◇ J.-B. V.

* Soyons médiocres! L'Age d'Homme, 1989



LIMITES — L'étouffement discret et les chuchotements inaudibles du milieu littéraire romand, constat désespéré d'un écrivain qui asphyxie.